



Études de stylistique anglaise

10 | 2016
Confluence(s)

Stylistique de l'éloge du héros ordinaire dans les discours sur l'état de l'Union

Luc Benoit à la Guillaume



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/esa/701>
DOI : 10.4000/esa.701
ISSN : 2650-2623

Éditeur

Société de stylistique anglaise

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016
Pagination : 15-27
ISBN : 978-2-36442-075-5
ISSN : 2116-1747

Référence électronique

Luc Benoit à la Guillaume, « Stylistique de l'éloge du héros ordinaire dans les discours sur l'état de l'Union », *Études de stylistique anglaise* [En ligne], 10 | 2016, mis en ligne le 19 février 2019, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/esa/701> ; DOI : 10.4000/esa.701

Stylistique de l'éloge du héros ordinaire dans les discours sur l'état de l'Union

Luc BENOIT À LA GUILLAUME
Université de Rouen, ERIAC

Le discours sur l'état de l'Union est la seule forme de communication présidentielle explicitement mentionnée dans la Constitution des États-Unis. C'est un discours délibératif, au sens que donne Aristote à ce terme dans la *Rhétorique* (Aristote, 1358b, 1990). Il permet au président d'inciter le Congrès à légiférer. Selon l'article 2 alinéa 3, le président « informera périodiquement le Congrès de l'état de l'Union, et recommandera à son attention les mesures qu'il estimera nécessaires et opportunes »¹. Il s'agit donc d'un discours héritier d'une tradition bicentenaire. Or depuis 1982, les orateurs ont introduit une nouveauté qui relève plus de l'éloge, c'est-à-dire du genre épideictique ou démonstratif, que du conseil qu'appelle le genre délibératif. Les présidents américains ont en effet pris l'habitude de louer des héros ordinaires et de les faire applaudir par les membres du Congrès en direct à la télévision. Cette médiatisation spectaculaire produit des clips qui peuvent être rediffusés lors des journaux télévisés. Le lien de cette pratique nouvelle avec le texte constitutionnel semble pour le moins ténu. Il peut en outre paraître incongru qu'un discours si codifié ait donné lieu à une telle innovation stylistique qui l'éloigne de la solennité un peu guindée qui semblait jusqu'alors le caractériser. Devenu un véritable *topos*, cet éloge du héros ordinaire a cependant été repris par tous les successeurs du

¹ *He shall from time to time give to the Congress information of the State of the Union and recommend to their consideration such measures as he shall judge necessary and expedient* (les traductions ont été effectuées par nos soins).

président Reagan. Pour essayer de comprendre la fortune inattendue de cet exercice de style, il faut commencer par rappeler les principales étapes de l'évolution du discours sur l'état de l'Union avant d'évoquer les circonstances qui ont donné naissance à un éloge d'un genre nouveau. Puis nous analyserons les caractéristiques de cette pratique singulière en examinant les données tirées de l'analyse des trente-cinq derniers discours sur l'état de l'Union, entre 1982 et 2016. Enfin, nous tenterons de relier le succès de ce type particulier d'éloge à l'essor de la fonction tribunitienne du président américain.

L'éloge du héros ordinaire, aboutissement de l'évolution d'un genre de discours

Notons avant d'évoquer le contexte de la présidence Reagan que la forme du discours sur l'état de l'Union a beaucoup évolué depuis les Pères fondateurs. Le court texte constitutionnel autorise en effet de nombreuses interprétations. Rappelons les principales étapes de l'évolution de ce discours. D'abord allocution prononcée par les présidents Washington et Adams devant les deux chambres, il devint message écrit lorsque Jefferson prit ses fonctions en 1801. La simplicité jeffersonienne se voulait une réponse politique aux tendances jugées monarchiques de ses deux prédécesseurs fédéralistes, accusés de singer le discours du Trône britannique. En 1913, Woodrow Wilson rompit avec la tradition jeffersonienne et prononça le discours sur l'état de l'Union en personne devant les deux chambres du Congrès, afin de tenter d'accroître les pouvoirs de la présidence en prenant l'ascendant sur le pouvoir législatif. Cependant, ce n'est qu'à partir de Franklin D. Roosevelt que la présentation orale du discours devient quasi-systématique. Avec Roosevelt, on est passé de l'influence exercée sur le Congrès au nom de l'opinion publique à la revendication d'un mandat issu du peuple qui autorise le président à dialoguer avec le Congrès en prenant à témoin la population, désormais en mesure d'écouter à la radio, en direct, le discours présidentiel. Il s'agit dès lors moins d'une longue liste technique de projets et de recommandations que d'une discussion des principes politiques que le président souhaite voir approuvés par le Congrès et par l'opinion.

L'avènement de la radio puis de la télévision favorise le rapport direct du président au peuple et les discours sur l'état de l'Union

continuent de s'adapter à une logique qui fait d'eux des moyens d'expliquer la politique du président au peuple et d'utiliser l'opinion publique pour faire pression sur le Congrès, ce dont témoignent plusieurs changements qui datent des années 1960. Le discours est déplacé en début de soirée afin qu'il puisse être retransmis en direct à une heure de grande écoute à partir de 1966, pendant le mandat de Lyndon B. Johnson. À compter de cette même date, les principales chaînes de télévision retransmettent également la réponse des membres du Congrès du parti opposé. Cette réponse montre que le discours sur l'état de l'Union contemporain est devenu partisan, puisqu'il est soumis comme n'importe quel autre discours de campagne à la logique du traitement égal par les médias. À la fin de cette décennie le discours sur l'état de l'Union a acquis la plupart de ses caractéristiques actuelles. Il est devenu un événement médiatique majeur que le président utilise afin de présenter au Congrès et au peuple ses priorités politiques.

Pour comprendre la pratique reaganienne du discours sur l'état de l'Union, il faut rappeler le contexte agité des années 1970. Les mensonges des autorités lors de la guerre du Viêtnam entraînèrent un déficit de crédibilité (*credibility gap*) de la parole politique et déclenchèrent une grave crise qui ébranla la société américaine. Ce déficit fut aggravé par le scandale du Watergate, qui contraignit le président Nixon à démissionner en août 1974. Les élites au pouvoir tentèrent alors de redorer le blason d'un système politique largement discrédité par ce double désastre. Les stratégies employées furent variées. Tandis que le président Ford s'appuya sur les cérémonies officielles, notamment les célébrations du bicentenaire de la Révolution américaine en 1976, quelques mois avant l'élection présidentielle, afin de tenter de retisser un lien de confiance avec le peuple américain, Jimmy Carter, ancien gouverneur de Géorgie, choisit au contraire de jouer la carte de l'homme ordinaire, qui viendrait de l'extérieur nettoyer un système politique corrompu, à la manière de M. Smith dans le célèbre film de Frank Capra (1939), *Monsieur Smith au Sénat* (*Mr Smith Goes to Washington*). Une fois élu, à l'instar de Jefferson, il tenta de déritualiser la présidence (*depomping the presidency*) dès la cérémonie d'investiture, qu'il voulut rapprocher de la population en remontant *Pennsylvania Avenue* à pied plutôt qu'en voiture. Puis il simplifia le protocole en abandonnant le thème musical *Hail to the Chief* pour accompagner les visites et les prises de parole présidentielles et en portant des tenues vestimentaires plus décontractées. Cet effort de sobriété s'accompagna du retour à un message écrit en guise de

complément du discours sur l'état de l'Union et même, en janvier 1981, comme seul et unique mode de communication.

La pratique reaganienne prend le contre-pied de celle de Carter tout en poursuivant le même objectif : réhabiliter les institutions et le rêve américain. Les Républicains étaient particulièrement soucieux de rétablir l'autorité de la présidence, affaiblie en raison du scandale du Watergate et de la tentative du Congrès de limiter les excès de pouvoir de l'exécutif en votant le *War Powers Act* (1973) et le *Budget and Impoundment Control Act* (1974). Le président Ford alla jusqu'à parler d'une présidence qui n'était plus impériale, comme l'avait affirmé Arthur Schlesinger dans *La Présidence impériale* (Schlesinger 1973), mais au contraire en péril. Le contexte de crise politique n'autorisait pas un simple retour à la pratique précédemment en vigueur. Il en résulta une combinaison inédite, qui devint la marque de fabrique de Reagan, et qui influencera ses successeurs. Reagan rétablit les dimensions les plus protocolaires de la présidence et en démultiplia l'impact en utilisant les médias audiovisuels tout en veillant à mettre en valeur les héros ordinaires de l'Amérique, afin de combler le fossé entre gouvernants et gouvernés.

C'est ici que le premier discours sur l'état de l'Union prononcé le 26 janvier 1982 innove vraiment. En guise de conclusion, il raconte l'exploit d'un illustre inconnu, Lenny Skutnik, qui avait sauvé la vie d'une victime d'un accident d'avion en plongeant dans le Potomac. Invité d'honneur du président deux semaines après son exploit, il fut cité en exemple par l'ancien acteur de série B et le Congrès se leva pour l'applaudir.

Just two weeks ago, in the midst of a terrible tragedy on the Potomac, we saw again the spirit of American heroism at its finest – the heroism of dedicated rescue workers saving crash victims from icy waters. And we saw the heroism of one of our young government employees, Lenny Skutnik, who, when he saw a woman lose her grip on the helicopter line, dived into the water and dragged her to safety.

Le héros ordinaire prend désormais clairement le dessus sur les grandes figures du Panthéon politique américain, reléguées au second plan, voire absentes². Le succès de cette innovation amplifie les

² Dans son premier discours d'investiture prononcé le 20 janvier 1981, le président Reagan avait déjà loué de manière générale les Américains ordinaires, sans toutefois illustrer cet héroïsme en invitant une personne méritante.

modifications à l'œuvre depuis les années 1930 et met en place une tradition que les successeurs du président Reagan respecteront. Quelles sont les caractéristiques de cette pratique ?

Essai de caractérisation stylistique

Afin de mieux comprendre le sens de l'éloge du héros ordinaire dans les discours sur l'état de l'Union, il faut tout d'abord se livrer à une étude quantitative du phénomène et essayer d'esquisser des pistes d'analyse qui seront ensuite développées plus en détail.

De 1982 à 2016, 35 discours sur l'état de l'Union ont été prononcés et les présidents ont cité 91 invités. Au total, sur ces 91 invités, 75, c'est-à-dire 82%, étaient des héros ordinaires, des membres de la société civile cités en exemple. Les 16 autres invités étaient soit des personnalités politiques, gouverneurs ou maires de grandes villes le plus souvent, soit les épouses d'hommes politiques de premier plan. Les cinq présidents qui se sont succédé ont tous eu recours à ce type d'éloge, mais on peut noter que George H. W. Bush n'a utilisé ce procédé que deux fois sur quatre, en 1990 et en 1991, et que de surcroît il a invité des personnalités de marque : quatre gouverneurs en 1990 et deux épouses de généraux en 1991. Or Bush était un Républicain beaucoup plus traditionnel que Reagan et le choix de ne pas faire l'éloge d'Américains ordinaires reflète bien le malaise qu'il éprouvait face au populisme reaganien. Au contraire, les trois derniers présidents ont souvent loué des héros ordinaires pendant leurs deux mandats : Clinton a invité 34 personnes, George W. Bush 19, Obama 23. La pratique semble donc s'être institutionnalisée après l'intermède de la présidence de George H. W. Bush, et ce quel que soit le style plus ou moins populiste des présidents. On ne s'étonnera donc pas que Clinton détienne le record d'invitations, étant donné la proximité qu'il aimait cultiver avec le peuple, mais on notera que l'actuel président Obama a lui aussi abondamment eu recours à ce type d'éloge, en dépit de son approche plus froidement intellectuelle de la fonction. Si une lecture superficielle pouvait attribuer à la personnalité des présidents une affinité plus ou moins grande avec l'éloge de l'Américain ordinaire jusqu'au début des années 1990, la prolifération récente de cette pratique doit nous conduire à en rechercher des causes plus profondes.

La moyenne élevée de trois invités cités par discours (ou de deux si on ne compte que les héros ordinaires) cache des disparités, puisque ce

nombre varie de zéro à sept. Sur les neuf années sans invités, cinq correspondent soit au dernier discours du président en fin de mandat (1992, 2008, 2016), soit au premier discours du président qui vient de prendre ses fonctions (1989, 1993). Les présidents en fin de mandat n'ont que peu de projets à proposer au Congrès, soit parce qu'ils sont sur le point de quitter le pouvoir (*lame-duck presidents*), soit parce qu'ils vont se présenter pour un second mandat et qu'ils ont alors peu de chances de convaincre le Congrès de suivre leur recommandations, surtout si ce dernier est contrôlé par l'opposition. On peut émettre l'hypothèse que la pratique de rendre hommage à des invités est liée à la volonté de faire pression sur les membres du Congrès en liaison avec des projets de loi, ce qui expliquerait que le président y ait moins recours lorsqu'il ne peut plus espérer faire adopter de lois importantes. Il faut aussi tenir compte de la polarisation croissante de la vie politique américaine et des rapports de plus en plus conflictuels entre les pouvoirs exécutif et législatif. Dans le cas du dernier discours sur l'état de l'Union de Barack Obama prononcé en janvier 2016, la décision tout à fait inhabituelle de ne pas recourir à l'éloge de héros ordinaire et de ne pas proposer de programme législatif pour l'année 2016 reflète non seulement l'affaiblissement classique d'un président en fin de second mandat mais aussi l'état calamiteux des rapports entre le président Obama et le Congrès républicain. Si Obama s'est abstenu de faire la moindre proposition concrète et de faire l'éloge de héros ordinaires pour mieux les soutenir, c'est parce qu'il savait qu'il n'avait aucune chance de réussir à convaincre les Républicains, qui contrôlent les deux chambres du Congrès et pratiquent une obstruction systématique.

Les invités choisis par les présidents sont assis dans la House Gallery, en compagnie d'invités prestigieux, autour de la Première dame. En 2014, le site de la Maison-Blanche a même publié la liste des biographies des différentes personnes « invitées à se joindre à la Première dame » (www.whitehouse.gov, 2014). Parmi cette liste d'une vingtaine de noms, seuls 7 ont effectivement été cités par le président lors de son discours. Leur présence aux côtés de la Première dame permet une mise en scène télévisuelle bien rôdée lorsque le président les mentionne dans son discours. Il en résulte un clip vidéo qui montre aux côtés de la Première dame la personne dont le président vante les mérites, le plus souvent en liaison avec une politique que le président défend auprès du grand public des téléspectateurs.

Il ressort de cette rapide étude quantitative que depuis 1982, tous les présidents ont emprunté à Reagan ce procédé dans leurs discours sur l'état de l'Union, à l'exception partielle de George H. W. Bush. Les présidents récents ont adapté leur communication aux tendances des médias contemporains, telles qu'elles sont décrites par Lance Bennett : la personnalisation, le spectaculaire, la fragmentation et la normalisation (personalization, dramatization, fragmentation, normalization) (Bennett 1988, 23-63). L'éloge personnalisé d'un héros dont on raconte l'exploit permet de « réduire et de styliser, de concentrer les enjeux, de suggérer une exemplarité » directement diffusable sous forme d'extraits courts (soundbites) au journal télévisé du soir. La généralisation de ce procédé, désormais utilisé par tous les présidents et bien au-delà des discours sur l'état de l'Union, renvoie également à deux tendances politiques de fond : la tentative de renouer un lien direct entre gouvernants et gouvernés en faisant l'éloge du citoyen ordinaire, ainsi que la tentation, toujours renouvelée, de contourner le Congrès en parlant directement au peuple. Un examen attentif de la mise en scène du héros ordinaire dans les discours présidentiels confirme cette seconde tendance. En effet, les présidents ont non seulement généralisé le recours à ce procédé mais en ont également profité pour faire l'éloge de leur politique, parfois contre le Congrès ou leur propre parti. On peut à propos de cette pratique parler de fonction tribunitienne du président.

La fonction tribunitienne du président

Dans un ouvrage classique qui analyse le rôle du Parti communiste français à la fin des années 1970, Georges Lavau avait introduit le concept de fonction tribunitienne (Lavau 1981). Tel le tribun romain qui n'avait que le pouvoir négatif d'empêcher les actions qui pouvaient nuire à la plèbe, le Parti communiste français se posait en défenseur des intérêts populaires sans agir de manière positive. Il peut paraître osé de comparer les présidents américains récents aux dirigeants communistes français des années 1970. Pourtant, l'éloge spectaculaire de héros ordinaires afin d'illustrer une politique parfois combattue par le Congrès n'est-il pas lui aussi une tentative d'empêcher le Congrès d'agir contre les intérêts de la plèbe ? Dans un contexte où la polarisation croissante de la vie politique américaine rend de plus en plus conflictuels les rapports entre le président et le Congrès, surtout lorsqu'ils sont de bords opposés (divided

government), la mise en scène spectaculaire de ces héros ordinaires donne au président le rôle de défenseur du peuple devant les caméras de télévision. Une fois le show présidentiel terminé, la vie politique reprend ses droits et les mesures défendues par le président trouvent de moins en moins de traduction législative. C'est particulièrement le cas lorsque les présidents démocrates Bill Clinton et Barack Obama ont dû faire face à un Congrès républicain décidé à les empêcher de gouverner.

L'essor de cette fonction tribunitienne est liée au glissement du genre délibératif vers le genre épideictique ou démonstratif. Au lieu de se contenter d'informer le Congrès de l'État de l'Union et de lui recommander des mesures, les présidents font un éloge de leur propre politique afin de séduire l'opinion publique et se posent face au Congrès en défenseur des intérêts du peuple. Les innovations reaganiennes accentuent cette tendance, comme n'a pas manqué de le remarquer Karlyn Campbell dans son ouvrage consacré aux genres de discours présidentiels. Les discours sur l'état de l'Union de Reagan y sont décrits comme des succès épideictiques mais des échecs délibératifs, qui font passer le cérémonial avant le détail des propositions législatives (Campbell 1990, 70-73). Le glissement du délibératif vers l'épideictique conduit les présidents à renouer avec les origines sophistiques du genre, si l'on en croit Barbara Cassin, qui indique à ce sujet qu'il s'agit « non pas de faire voir, mais d'en mettre plein la vue » et remarque la « persistance de ce dinosaure rhétorique » (Cassin 1995, 199-200).

Ronald Reagan dut composer avec un Congrès à majorité démocrate et ne se priva pas d'utiliser les discours sur l'état de l'Union pour tenter de jouer le rôle de porte-parole du peuple contre les élus, en direct à la télévision. Selon Pierre Mélandri, Reagan se fit le chantre d'une Amérique de héros et de pionniers et du peuple contre l'État fédéral, toujours prompt à rogner ses libertés et à augmenter ses impôts (Mélandri 2008, 199). Ainsi, en 1984, l'hommage rendu à l'héroïsme du sergent Trujillo permit au président de faire applaudir par l'ensemble du Congrès l'invasion de la Grenade, qui avait été critiquée par les Démocrates quelques semaines auparavant. De même en 1985, Ronald Reagan termina son discours par un hommage à Jean Nguyen, réfugiée qui avait fui le Viêtnam et venait de sortir diplômée de l'université de West Point, et à Clara Hale, noire bénévole qui aidait les pauvres et les drogués de Harlem. Le président en profita pour faire passer des messages importants : la supériorité des valeurs américaines et la justification de l'intervention au Viêtnam, ainsi qu'une proximité médiatique avec les

Noirs pauvres des ghettos, contrairement aux accusations de négligence envers les minorités que sa politique avait suscitées (Jamieson 1988, 121-125). En 1996, le président Clinton a légitimé la signature de la loi réformant l'aide sociale (welfare) en invitant des femmes qui en avaient bénéficié. L'image ainsi créée visait à faire taire les Démocrates qui lui reprochaient de ne pas avoir opposé son veto à une loi républicaine qui rognait les droits des pauvres. L'éloge de héros ordinaires à des fins politiques fut tellement utilisé pendant l'année 1996, y compris lors de la signature de lois, qu'elle fut qualifiée de « syndrome Skutnik » par le New York Times (Clines 1996).

Plus récemment, dans son discours sur l'état de l'Union de janvier 2014, Barack Obama a invité sept personnes, dont trois lui ont servi à faire l'éloge des subventions fédérales pour l'éducation (Estiven Rodriguez), de sa loi sur la réforme de l'assurance-santé (Amanda Shelley) et de l'assurance chômage (Misty DeMars), contre le Congrès républicain. Après avoir lu un extrait de la lettre que lui a envoyée Misty DeMars, dans laquelle elle demandait qu'on lui « donne sa chance », le président a transmis cette requête aux élus et les a sommés de lui donner sa chance :

I'm also convinced we can help Americans return to the workforce faster by reforming unemployment insurance so that it's more effective in today's economy. But first, this Congress needs to restore the unemployment insurance you just let expire for 1.6 million people. Let me tell you why. Misty DeMars is a mother of two young boys. She'd been steadily employed since she was a teenager, put herself through college. She'd never collected unemployment benefits, but she'd been paying taxes. In May, she and her husband used their life savings to buy their first home. A week later, budget cuts claimed the job she loved. Last month, when their unemployment insurance was cut off, she sat down and wrote me a letter, the kind I get every day. 'We are the face of the unemployment crisis,' she wrote. 'I'm not dependent on the government. Our country depends on people like us who build careers, contribute to society, care about our neighbors. I'm confident that in time, I will find a job, I will pay my taxes, and we will raise our children in their own home in the community we love. Please give us this chance'.

Congress, give these hard-working, responsible Americans that chance. Give them that chance. [Applause] Give them the chance.

Dès que le président mentionne le nom de Misty DeMars, la caméra fait un gros plan sur cette mère de famille typique de la classe moyenne blanche, assise parmi les invités à côté de Michelle Obama. L'image filmée renforce ainsi le message présidentiel de la défense d'Américains méritants de toutes origines et va à l'encontre des

stéréotypes négatifs qui font des bénéficiaires de l'aide sociale des pauvres non méritants, le plus souvent noirs (on pense aux *welfare queens*), d'autant que le gros plan des caméras de télévision montre Misty DeMars, femme blanche de la classe moyenne au chômage, assise à côté de Michelle Obama, Première dame noire. Ce « retravail de l'ethos préalable » est fondé sur le « retravail de l'image antécédente » qui joue sur les stéréotypes sociaux et l'image personnelle (Amossy 2010, 89). Ici le genre délibératif instaure une relation asymétrique : comme tous les invités dont le président fait l'éloge, Misty DeMars n'a pas la parole et le Congrès a pour unique rôle de se lever et d'applaudir, après avoir été interpellé par le président. À cette image soigneusement fabriquée, les conservateurs ont tenté de répondre dans la presse en mettant l'accent sur des aspects de la biographie de Misty DeMars que le président avait choisi de ne pas présenter. Le fait qu'elle soit diplômée d'une université prestigieuse et qu'elle ait travaillé dans un musée public a été critiqué. Selon Paul Gregory, Misty DeMars était une enfant gâtée de la classe moyenne blanche incapable d'accepter de travailler dans le secteur privé et vivant aux crochets de la collectivité (Gregory 2014). Finalement, en dépit des applaudissements nourris des parlementaires, le Congrès n'a pas étendu l'assurance chômage au-delà de 6 mois pour venir en aide aux chômeurs de longue durée.

Conclusion

L'éloge du héros ordinaire n'a donc pas pour seule fonction de rendre plus vivant le vénérable discours sur l'état de l'Union. Il ne s'agit pas de la simple adaptation d'un genre codé aux exigences de la télévision. La référence devenue incontournable au héros ordinaire répond à un double objectif : affirmer le pouvoir du président face au Congrès en choisissant des héros qui lui permettent de défendre sa politique contre ses adversaires et répondre à la crise de légitimité du système politique américain. Le lien direct que ce procédé cherche à créer accentue le caractère plébiscitaire de la présidence contemporaine et relève plus du symptôme des dysfonctionnements du système politique américain que du remède à la crise de la représentation politique qui éloigne les gouvernants des gouvernés. La mise en scène télévisuelle fait des héros ordinaires de simples figurants au service des objectifs présidentiels. Dans un contexte de polarisation partisane qui rend de plus en plus conflictuel le rapport

entre le président et le Congrès, le recours devenu systématique à ce *topos* fait du président américain un tribun qui, faute de pouvoir gouverner efficacement, offre aux téléspectateurs, l'instant fugace d'un discours, l'image rassurante mais factice du défenseur des Américains ordinaires.

BIBLIOGRAPHIE

AMOSSY, Ruth. 2010. *La Présentation de soi. Ethos et identité verbale*. Paris : Presses Universitaires de France.

ARISTOTE. 1990. *Rhétorique*. Paris : Librairie générale française.

BENNETT, W. Lance. 1988. *News: The Politics of Illusion*. New York: Longman.

CASSIN, Barbara. 1995. *L'Effet sophistique*. Paris : Gallimard.

CAMPBELL, Karlyn Kohrs. 1990. *Deeds Done in Words: Presidential Rhetoric and the Genres of Governance*. Chicago: University of Chicago Press.

CLINES, Francis X. « Bonding as New Political Theater: Bring on the Babies and Cue the Yellow Dog, The New York Times », 24 août 1996, <http://www.nytimes.com/1996/08/24/us/bonding-as-new-political-theater-bring-on-the-babies-and-cue-the-yellow-dog.html>, consulté le 7 janvier 2016.

GREGORY, Paul R., « Obama : Hire Misty for Me », Forbes, 2 février 2014, <http://www.forbes.com/sites/paulroderickgregory/2014/02/02/obama-hire-misty-for-me/#59712cb85828>, consulté le 2 juin 2016.

JAMIESON, Kathleen Hall. 1988. *Eloquence in An Electronic Age. The Transformation of Political Speechmaking*, New York: Oxford University Press.

LAVAU, Georges. 1981. *A quoi sert le Parti communiste français ?* Paris : Fayard.

MÉLANDRI, Pierre. 2008. « Ronald Reagan, chantre d'une Amérique de héros et de pionniers ». In F. DURPAIRE & T. SNEGAROFF (dir.), *L'Unité réinventée. Les présidents américains face à la nation*. Paris : Ellipses.

SCHLESINGER, Arthur M. Jr. 1973. *The Imperial Presidency*. Boston: Houghton Mifflin.

<https://www.whitehouse.gov/blog/2014/01/27/first-ladys-box-seats-2014-state-union> (lien vers la description des invités de Michelle Obama en 2014), Consulté le 26 mai 2016.